Ami du Clergé du 18 juin 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epîtres. — **XXXIII.** 5e Dimanche après la Pentecôte : Miséricorde et bonne conscience, 209. — **XXXIV.** 6e Dimanche : Le sens du baptême : « Mors et vita », 210.
La Foi chrétienne. — **IV.** Conclusion : Le triomphe de la foi : **XVIII.** « J'ai cru, je vois », 212.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — **XXII.** La Pentecôte, fête de la Confirmation, 213.
Causeries de pédagogie catéchistique. — **VIII.** L'ambiance, 215.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXXIII

5e Dimanche après la Pentecôte

MISÉRICORDE ET BONNE CONSCIENCE

Aujourd'hui, écoutons une exhortation de S. Pierre, où nous retrouverons maint enseignement identique à ceux de S. Paul. Cette unanimité dans la doctrine, malgré des tempéraments si différents, est un signe certain que l'un et l'autre apôtres sont de fidèles échos de la prédication de Jésus, des témoins de l'Esprit.

Méditons donc ces lignes et apprenons du prince des Apôtres comment nous devons pratiquer l'*amour fraternel* et comment nous *comporter dans la souffrance*.

I. — *L'amour fraternel*

— 1° *Entre nous.* Réalisez entre vous l' « *unanimité des sentiments* ». Comment, ayant le même Maître divin, la même foi, c.-à-d. des vues identiques sur le monde et sur l'homme, sur sa nature et sur sa destinée, pourrions-nous être divisés sur l'essentiel ? Ne perdons pas de vue l' « unique nécessaire ». Voyons plutôt ce qui nous rapproche que ce qui nous divise ; et les divergences portant sur telle application des principes qui nous sont communs, sur les tactiques imposées par la défense de notre foi et de nos libertés, fondront comme neige au soleil.

a) Soyez pleins d'*amour fraternel.* Non pas au compte - gouttes, mais à pleins bords. Non pas remplis d'humanité. Certes, c'est un sentiment admirable que cette humanité ; reconnaissons-le en toute loyauté, il y a de belles œuvres « philanthropiques ». Mais nous, chrétiens, nous pouvons beaucoup mieux. Aimer l'homme en tout homme, ce peut être une source de bonté. Après la venue de Jésus, et pour nous qui vivons de sa vie, dans l'Esprit-Saint, ce n'est pas assez. Cet amour fraternel que recommande S. Pierre, c'est un *sentiment de famille,* qui nous fait considérer en tout homme *un fils de Dieu,* ou actuellement réalisé ou du moins possible, promis, espéré. Ne dites pas qu'on l'aime pour tout autre chose que lui-même. C'est bien pour lui qu'on l'aime, pour cette suréminente dignité que lui confère ou peut lui conférer l'*adoption,* et qui le fait participer à la nature et à la dignité de Dieu. On l'aime donc autant pour lui que pour Dieu. On l'aime avec le cœur de Dieu. Cela nous dépasse, et tout le créé. Telle est la puissance et la noblesse de cet amour fraternel, qui nous impose d'impérieuses obligations.

b) D'abord la *miséricorde compatissante* (ce que nous avons traduit par « l'unité de sentiment » pourrait signifier la compassion). Miséricorde signifie *miserum cor :* le cœur misérable, le cœur qui souffre, non de sa propre misère mais de celle d'autrui. Nous souffrons du mal de notre frère, comme s'il était vraiment nôtre et nous nous efforçons de combattre ce mal comme si c'était notre mal. C'est cela aimer le prochain comme soi-même. Qu'il s'agisse de la maladie, d'un danger, d'une contrariété. Surtout, ce qui nous fait souffrir, c'est *sa misère d'âme,* le péché. En lui-même, le péché n'a droit quà la haine. Mais ce que l'amour miséricordieux perçoit dans la faute de notre frère, c'est la surprise des sens, l'obcurcissement de sa conscience, la faiblesse de volonté, tous maux qui doivent nous émouvoir, comme s'émouvait le Christ, offensé par le péché, mais si sensible à ces misères qu'il discernait si clairement dans l'âme de Madeleine, de la Samaritaine ou de la femme adultère.

Il savait concilier l'horreur du péché et l'attendrissement que lui donnait le spectacle de ces faiblesses : « Je ne te condamnerai pas. Va, *mais ne pèche plus* » (Jo., VIII). C'est cette compassion qu'il voudrait donner à ses apôtres : « Comprenez donc ce que cela signifie : « Je veux, dit le Seigneur par la bouche d'Osée, la miséricorde et non le sacrifice. » Oserions-nous traduire : un sentiment de miséricorde, pour des fils du Dieu miséricordieux, un jugement qui épargne la mèche encore fumante et le roseau à demi brisé, touchent plus le Seigneur qu'une assistance quelconque à la messe, qui pourtant...

c) « *Ne rendez pas le mal pour le mal.* N'opposez pas l'injure à l'injure », poursuit notre Apôtre. Comme nous sommes loin de cet idéal ! « Il ne l'emportera pas en Paradis... ! » N'avez-vous jamais murmuré ces paroles-là, peu dignes du Christ qui se laissa abreuver d'opprobres, sans mot dire ? Vous avez reçu un coup d'épingle. Allez-vous larder l'autre à coups de stylet ? Qu'importe ce qu'on peut dire de vous ! « Nous ne sommes, déclarait Mme Acarie, que ce que nous sommes devant Dieu ». Que peut vous ajouter ou vous retrancher l'opinion des autres ? Notre bien véritable, celui que nul ne peut vous ravir, c'est notre valeur vraie, dont Dieu est seul bon juge. « Qui peut vous faire mal, ajoute S. Pierre, si vous vous montrez zélés pour le bien ? » Qui a été plus insulté, plus outragé, plus méconnu que le Christ dans sa passion ? « Mon Père, pardonnez-leur... ils ne savent ce qu'ils font. » Exemple qui vient à l'appui de ses enseignements. « Si ton frère t'a fait quelque chose, avant d'offrir un sacrifice, va d'abord te réconcilier avec lui » (Mat., V, 24).

c) Pas de miséricorde sans humilité. Vous sentez bien que « ce serait tout de même mieux » de passer l'éponge. Mais vous ne vous

y résignez pas. Car l'orgueil froissé ne pardonne pas. C'est ce vice capital qui nous ferme et aux autres et à Dieu. Nous sommes si pointilleux sur ce faux honneur ! « Apprenez, nous dit Jésus, que je suis doux et humble de cœur » (Mat., XI, 29). Voilà le remède. La douceur, qui l'a rendu si attirant, mais qui n'est pas possible sans humilité. Faut-il l'avouer ? Les Apôtres n'ont pas, du vivant de Jésus — et malgré ses leçons, — échappé à ce ridicule. Voyez-les à quelques mètres de lui, disputant à qui serait le plus grand dans le Royaume. Ils ont perdu la paix... Et ils s'attirent cette douche froide ; « Voyez ce petit enfant ; le premier dans le Royaume, c'est celui qui lui ressemble. » Ces petits enfants, comme ils sont durs envers eux. Ils veulent les écarter du Maître. Et comment ne pas suspecter l'amour-propre blessé dans leur proposition de faire tomber le feu du Ciel sur cette bourgade qui les a mal reçus... « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes » (Luc, IX, 55).

Ouvrez-vous à la compassion, ouvrez-vous au pardon. Ce sera pour vous tout bénéfice. « La mesure avec laquelle vous mesurerez servira à vous mesurer » (Mat., VII, 2). Vous récupérerez cette paix et cette joie qui vaut infiniment mieux que les tristes satisfactions de l'amour-propre, et c'est Dieu qui rentrera dans votre âme. *Ubi caritas est et amor, ibi Deus est...*

II. — *La bonne souffrance des persécutés*

Ce qui trouble les communautés de l'Eglise primitive, c'est sans doute ces disputes entre frères. C'est aussi la situation des chrétiens dans le monde païen. S. Pierre sent venir la persécution. Aussi, après avoir rappelé la béatitude des doux et des miséricordieux, chante-t-il celle des « persécutés pour la justice ».

1. — A peine l'Eglise de Jérusalem était-elle constituée, au lendemain de la Pentecôte, que les Apôtres, chefs responsables et en particulier Pierre, qui endossait les responsabilités, sont traînés devant les tribunaux juifs, ce n'était qu'un commencement. Bientôt allait s'allumer une persécution qui s'étendrait, de siècle en siècle, à tout l'Empire romain, et qui ferait des milliers de martyrs. Il importait d'y préparer les chrétiens, en commentant les enseignements du Maître, qui les avait prévues et prédites : « Vous serez en butte à la haine universelle à cause de mon nom » (Mat.. x, 22).

Comme S. Paul dans l'Epître aux Hébreux, comme S. Jean dans l'Apocalypse S. Pierre met en garde les futures victimes. Que leur dit-il ? « Faites des dépôts d'armes » ? Non ! Il garde le souvenir de Gethsémani, où pour défendre son Maître contre les valets armés d'épées et de bâtons, il a dégaîné. Résultat : une oreille coupée, et une douce réprimande du Maître. « Remets ton épée au fourreau. Celui qui tire l'épée périra par l'épée » (Jo., XVII, 11). La défense du chrétien persécuté s'établit ailleurs. S. Paul l'avait déjà dit : « Vaincre le mal par le bien » (Rom., XII, 21).

Contre la calomnie qui ne fut pas épargnée au Maître, et qui commençait alors contre les disciples ; puis contre la persécution ouverte, le chrétien dispose d'une arme invincible : la *bonne conscience*. Elle le place directement sous l'aile protectrice du Tout-Puissant (Ps. XC) et, par ses fruits de sainteté surhumaine, tôt ou tard, *doit* s'imposer comme la réplique au calomniateur, comme la victoire de la victime sur son bourreau. Les persécuteurs ont connus des chutes vertigineuses, et sont pour jamais ensevelis sous leur opprobre. Les martyrs ont conquis une gloire qui resplendit sur toute l'Eglise.

2. — *Appliquons à notre temps.* L'ère des persécutions est toujours ouverte. Elle a fait depuis un demi-siècle d'innombrables victimes. S'étendra-t-elle à d'autres régions ? C'est le secret de Dieu. « Ne vous étonnez pas, comme s'il vous arrivait quelque chose d'étrange. Si vous deviez souffrir pour la justice, heureux êtes-vous » (IV, 12). Echo direct des béatitudes. Mais ne devançons pas les temps.

Cependant, les droits de l'Eglise et les exigences de la vie chrétienne sont loin d'être toujours respectés par l'Etat. — D'autre part, aux yeux de beaucoup de nos contemporains nous faisons figure d'hommes « diminués ». Au « siècle des conquêtes de la raison », on ne nous pardonne pas notre foi. Notre obéissance à l'Eglise offense les idolâtres de la liberté. Nos intentions sont méconnues, notre conduite suspecte. Avec S. Pierre, il faut répéter : « Ne vous étonnez pas. » Le « monde » qui haïssait Jésus ne peut pas ne pas nous haïr. Il y a entre lui et nous une opposition irréductible, et qui jamais ne cessera... Pour nous, qui ne faisons pas fi de la raison (que de chrétiens dans l'élite des sciences !), pour nous qui « sommes soumis, pour l'amour du Seigneur à tout pouvoir humain » (I Pet., II, 12) nous cherchons d'abord le Royaume, assurés que le reste nous viendra par surcroît.

Alors, quelle conduite tenir ? Bouder ? Pactiser ? Protester ? Non. « Bénissez, dit Jésus, ceux qui vous maudissent. Priez pour vos persécuteurs » (Luc, VI, 28). Est-ce là non résistance au mal ? Non : « Soyez prêts à répondre à quiconque vous demande raison de l'espérance (et de la foi) qui sont en vous ». Comment ? Toujours la *bonne conscience.* Celle qui vous assure que vous avez fait tout ce que Dieu veut. Celle qui vous atteste, et qui manifeste par des actes, que vous avez tout fait pour exceller en tous domaines.

Qu'enfin, ceux qui n'ont rien compris à votre foi et à son rôle dans votre vie se rendent à l'évidence. Le chrétien digne de ce nom s'impose, tôt ou tard, à une estime qu'il n'a pas cherchée mais qui est la meilleure apologétique. Il est le meilleur père de famille, le meilleur ouvrier, le meilleur citoyen. Ce, toutes choses égales.

* *

Et si l'hostilité ne désarme pas, si, comme le dit si délicatement S. Pierre (en mettant au conditionnel) « vous devez souffrir pour la justice », soyez heureux de pouvoir vous dire qu'il vaut mieux souffrir, si telle était la volonté de Dieu, en faisant le bien qu'en faisant le mal.

6e Dimanche après la Pentecôte

XXXIV

LE SENS DU BAPTÊME : *Mors et vita*

« Celui, dit Jésus, qui croira et sera baptisé sera sauvé » (Mc., XVI, 16). C'est donc le baptême qui est au premier plan, avec la foi.

S. Paul, commentant l'immersion qui était en usage au début de l'Eglise, explique comment ce baptême nous affranchit et nous renouvelle ; comment il est aux origines du salut.

Mettons-nous dans l'atmosphère où se situe son enseignement : savoir *la certitude et la mort du péché,* puis *le rôle du Christ* dans le mystère du salut. Enfin, nous verrons la *doctrine baptismale.*

I. — *Servitude et mort du péché*

Nous n'avons pas à lutter contre les puissances simplement humaines mais contre les esprits de ténèbres (Eph., VI, 12) et surtout contre le péché. S. Paul n'est pas comme les païens d'autrefois ou d'aujourd'hui qui n'ont pas le sens du péché. Il en est comme obsédé ; c'est à lui qu'il attribue la déchéance et la misère des hommes.

En désobéissant au Seigneur, en se faisant l'égal de Dieu, Adam a coupé sa race de Dieu. Il a attiré sur elle le pire châtiment : la mort éternelle. Par là, il a courbé l'humanité sous son esclavage irrémédiable : quand on n'a pas le sens de Dieu et de sa très sainte volonté, il n'y a plus rien qui nous défende contre ces convoitises insatiables ; on fait le mal avec une conscience endormie, on ne peut plus avoir d'autre morale que celle de l'intérêt ou le plaisir immédiat... Et plus on pèche, moins on a le sens du péché, moins on se défend contre ces désirs malsains considérés comme innocents. Voyez comme, aujourd'hui, les hommes foulent aux pieds les plus graves prescriptions du Décalogue, surtout en matière de justice et de pureté. C'est cet entraînement, cette obsession de nos convoitises désordonnées que S. Paul appelle la « servitude du péché » : esclavage qui est, à la fois cause et effet du péché.

Enfin c'est le péché qui a déchaîné sur le monde la mort, dont Dieu avait préservé l'homme à la condition de lui obéir : « Par un seul homme, le péché est entré dans le monde et par le péché la mort » (Rom., V, 12).

Mais, poursuit l'Apôtre, voici qu'à la fin des temps paraît Jésus, le « nouvel Adam », le Christ. « De même que par la désobéissance d'un seul homme, tous les autres ont été constitués pécheurs, ainsi, par l'obéissance d'un seul tous les autres seront constitués justes » (Rom., V, 20). Renversement des solidarités, revanche de l'Homme - Dieu sur l'homme pécheur. Esquissons ce retournement de nos destinées.

II. — *Le rôle du Christ dans le mystère du salut*

— 1°Le Verbe se fait chair. Il assume notre nature déchue, il prend sur lui, avec le péché, la dette de ce péché universel.

— 2° Devenu, d'une certaine manière, pécheur (ou même « le péché », cf. II Cor., V, 21), lui le Juste, Jésus se laisse volontairement condamner à mort. Tous ces crimes qui ne l'ont pas moins outragé que son Père, il les expie une fois pour toutes sur la Croix. Il solde notre dette et surabondamment puisque ses souffrances et sa mort revêtent une valeur infinie. Il nous réconcilie avec Dieu et, de nouveau, le ciel nous est ouvert. C'est le salut.

Mais s'il est acquis en principe, une fois pour toutes, chaque homme doit en assurer, pour son propre compte, et par une *démarche personnelle,* le bénéfice inappréciable. Comment ? Jésus l'a proclamé dans une déclaration solennelle au début de cet entretien : « celui qui *croira* et qui *sera baptisé,* c'est celui-là qui se sera approprié les bienfaits de ma mort et de ma résurrection. »

La foi, dont S. Paul a longuement parlé (III, 21 ; V, 5) ouvre l'âme à l'action du Père par son Christ. Elle accepte le salut tel que le Christ l'assure et les conditions de ce salut : le baptême.

Le baptême de S. Jean était à la jointure de l'Ancienne loi, toute de promesses et de la Loi nouvelle, où ces préparations aboutissent en se dépassant. Il symbolisait la pénitence, premier et indispensable moyen de se préparer à entrer dans le Royaume. « Faites pénitence ». Mais à cette cérémonie qui engage l'homme dans la voie du salut, Jésus en oppose une autre qui engage Dieu lui-même dans la régénération de l'homme (Act., 15).

III. — *Le baptême et sa divine efficacité*

— 1° *Le baptême primitif.* Peut-être avez-vous vu à Poitiers, ou à Rome, ces édifices circulaires où était ménagée au centre, une piscine alimentée par une canalisation souterraine. C'est là que se conférait le baptême. Le catéchumène descendait dans la piscine, il se plongeait dans l'eau sainte fécondée par l'Esprit-Saint. L'eau ruisselait sur sa tête. Et puis, aidé par ses parrains *(levantes)* ou, si c'était une femme, par ses marraines, il sortait de l'eau et (en maint endroit,) se présentait ensuite à l'évêque. qui lui conférait la confirmation.

— 2° *La nature et l'action de ce baptême.* Que se passait-il ? Quelque chose de proprement divin, une action du Christ établissant un lien mystique mais réel entre l'âme et lui-même ; un signe sensible et efficace de grâce.

Il y a ce qui frappe les sens : le rite sacramentel. Qu'il s'agisse de la plongée dans la piscine ou de l'affusion d'un peu d'eau sur le front du petit enfant, l'idée évoquée est la même : c'est un lavage, une purification qui sont évoqués. Purification de l'âme qui recouvre cette participation à la nature divine qu'Adam lui avait fait perdre.

Avec S. Paul, il nous est loisible de creuser cet enseignement et de nous représenter comment le baptême nous affranchit du péché et nous régénère, en nous insérant sur le Christ lui-même. « Baptême », en grec signifie « *plongée* », immersion, suivie d'une émersion. Deux temps qui ont chacun leur symbolisme actif et leur efficacité dans l'ordre mystérieux de la grâce.

— 1° La *Plongée.* Tandis que notre corps est plongé dans l'eau, comme le Christ dans le Jourdain, notre âme est « plongée dans la mort du Christ ». Nous rejoignons Jésus au tombeau. C'est là le point d'insertion de nos vies sur la sienne. Comme il est mort sur la croix nous mourons « mystiquement ». Cette mort transfère en nous la crucifixion du Christ avec ses effets. Par sa croix, il a éteint la dette du péché. En devenant nous-mêmes des crucifiés, par sa mort devenue la nôtre, nous soldons notre dette personnelle envers le péché. Désormais, nous échappons à la mort. En nous quelque chose est détruit, non une souillure seulement, mais ce que saint Paul

appelle « *le vieil homme* », l'homme de cette vieille race maudite que sont les enfants d'Adam pécheur. Le terrain est déblayé ; plus d'obstacle à la reprise de relations filiales avec Dieu. Grâce au Christ, et parce que nous avons fait nôtre son expiation, nous pouvons participer à sa vie divine. C'est ce que signifie l'*émersion*.

— 2° *L'émersion*. La résurrection de Jésus devient nôtre, comme sa mort. Nous sortons de la piscine comme il est sorti du tombeau, non par un miracle transitoire, mais pour entrer dans la gloire qui lui est due. Nous ne ressusciterons, nous. qu'au dernier jour; mais dès à présent, nous partageons sa vie de fils de Dieu. Réalité nouvelle, inouïe. Le fils d'Adam est mort ; l'enfant de Dieu sort du baptistère dans sa robe blanche pour mener désormais une vie nouvelle : la vie même du Christ.

Vie souverainement libre à l'égard du péché ; vie toute consacrée au Père. Nous ne sommes plus les esclaves d'une puissance maudite ; nous sommes engagés dans un noble service, celui du Père, comme le Christ, qui n'avait d'autre but, ici-bas, que de faire la volonté de son Père et de lui procurer sa gloire. Comme le greffon (image chère à S. Paul) vit de la vie même de la souche, et croît avec elle, *nous ne faisons avec le Christ qu'une plante*. Une sève unique coule de lui en nous : la sève de la grâce. Les fruits que nous portons sont, en dépit de notre misère naturelle, mais par l'effet de notre union avec lui, des fruits divins. Nous pouvons donc dire : « Je puis tout en celui qui me fortifie » (Phil., IV, 13).

Cette union vitale nous entraînera, au dernier jour, à la suite de Jésus, dans une résurrection glorieuse et nous fera asseoir avec lui dans la gloire. *Cela est très sûr*. En ce jour de triomphe, dont nous aurons notre part, « le Christ remettra le Royaume à son Père et se soumettra à Celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous ».

* *

Magnifiques perspectives que voilà ! Et concevons-nous une idée assez haute du Baptême, qui les étale, en quelque sorte, à nos yeux. Des protestants rejettent cet enseignement et feignent de voir dans le baptême, tel qu'il se présente aux catholiques, comme une magie. Comme ils se trompent ! La magie c'est l'art de mettre une puissance supérieure à notre service. Notre baptême nous met au service de Dieu. Et s'il opère en nous de si grandes choses, ce n'est pas l'application de la loi de toute magie, en vertu de laquelle « le semblable agit sur le semblable ». Par le prêtre, ou toute autre personne, c'est *Jésus qui baptise*, qui attire à lui cette âme, qui établit entre eux ces relations vivantes si magnifiques.

Et si le baptême nous initie à la société chrétienne ce n'est pas par une simple convention sociale, comme l'inscription à une association. Il nous fait entrer dans l'Eglise *en nous incorporant au Christ*, il fait de nous *un membre de son corps mystique*.

Heureux sommes-nous d'être ainsi éclairés par l'Eglise; qui la suit « ne marche pas dans les ténèbres ».

Appréciez donc à son juste prix ce sacrement de la régénération. Quand vous présenterez un de vos enfants au baptême, ou quand vous serez parrain ou marraine, prenez part active à ces rites sacrés et, des yeux de la foi, voyez cette merveille d'une âme qui rejoint le Christ dans sa tombe, pour ressusciter avec lui.

Faites honneur à votre baptême. Vous êtes morts au péché. Mais le péché n'est pas mort. Il vous guette. Soyez sur vos gardes pour le combattre. Vivez votre foi, dans une vie conquérante, qui vous entraîne de vertu en vertu.

LA FOI CHRÉTIENNE

IV. — Conclusion : LE TRIOMPHE DE LA FOI

XVIII

« J'AI CRU, JE VOIS »

Mes frères,

Nul n'est à l'abri des tentations contre la foi. Nous vous l'avons rappelé à plusieurs reprises : la foi propose à notre intelligence des vérités impénétrables auxquelles nous ne saurions adhérer sans le secours de la grâce et le concours de notre volonté libre. Mais nous savons aussi que tant d'obstacles se rencontrent pour entraver cette adhésion, la retarder et jeter dans l'âme, même bien disposée, le trouble et l'hésitation.

Comment vaincre ces tentations ? Comment parvenir à la paix de l'âme, à la possession sûre et tranquille de la vérité révélée ? Deux mots nous indiquent le chemin le plus court pour arriver au but désiré : *J'ai cru, je vois !*

I. — *J'ai cru !*

Sans doute, il ne faut négliger aucun moyen humain mis à notre disposition pour parvenir à cette conviction que Dieu a parlé et qu'il faut lui répondre. Mais, j'ose le dire, ce n'est pas dans l'étude de ce que nous avons appelé les motifs de crédibilité que le chrétien tenté trouvera le moyen de dominer les difficultés. Vous hésitez, mon frère, devant le mystère qu'on vous propose, et vous cherchez, avec une bonne volonté louable, le moyen de dissiper les ténèbres qui obscurcissent encore votre âme. Vous vous souvenez peut-être de la parole de S. Augustin : *Intellige ut credas :* comprends pour croire. Mais comment comprendre ce qui dépasse les capacités de notre humaine raison ? Retenez donc plutôt la contrepartie du conseil du grand docteur africain : *Crede ut intelligas :* crois, si tu veux comprendre !

Oui, les tentations contre la foi ne peuvent se vaincre totalement que par la foi elle-même. Rappelez-vous l'exemple de S. Pierre, qu'à deux reprises au cours de ces instructions nous vous avons cité. Jésus avait promis aux Juifs sa chair en nourriture, et ses auditeurs, ne pouvant comprendre comment se réaliserait une telle promesse, abandonnaient le divin Maître. Une partie des disciples, ne pouvant supporter une telle parole, le quittèrent eux

aussi. Mais les douze apôtres entouraient encore leur chef, et, se tournant vers eux, Jésus leur dit : « Et vous, allez-vous m'abandonner ? » — Et Pierre de répondre : « A qui donc irions-nous, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle » (Jo., VI, 68-69). Pierre ne discute pas ; il ne demande pas d'explications ultérieures au Sauveur. Il sait que Jésus a l'autorité du Verbe divin, et sans comprendre encore, il s'attache à lui... Telle doit être, au milieu des tentations impossibles à éviter, notre attitude. Ne vous troublez pas, mon frère, vous qui êtes hésitant et perplexe, dites simplement à Jésus : « Vous avez les paroles de la vie éternelle ; je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédulité » (Marc, IX, 23).

Les difficultés s'évanouiront alors, les ténèbres s'éclairciront et vous pourrez dire : « J'ai cru, et maintenant, je vois » !

II. — *Je vois*

C'est alors que vous pourrez reprendre en toute sécurité le conseil de S. Augustin : *Intellige ut credas.* Mais il ne s'agira plus de comprendre les motifs qui nous portent à croire la parole divine se révélant à nous. Vous comprendrez que la profession de la foi, appuyée sur l'autorité d'un Dieu qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper, apporte la connaissance pratique, expérimentale, oserai-je dire, de la vérité religieuse, en dehors de laquelle l'âme humaine ne saurait trouver le repos et la paix. N'est-ce pas encore S. Augustin qui, après avoir été retenu si longtemps sur le chemin de la foi, et par la passion coupable qui troublait ses sens, et par l'erreur manichéenne qui obscurcissait son intelligence, n'a trouvé le repos et la paix que dans la possession humble de cette foi chrétienne devant laquelle il avait tant hésité ? Ses *Confessions* s'ouvrent par cette pensée qui doit être pour chacun de nous une leçon et un avertissement : « Notre cœur est inquiet, Seigneur, tant qu'il ne se repose pas en Toi ».

Il n'est pas nécessaire d'être bien savant pour jouir de la possession de la vérité. Entendez ici les paroles que le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* place sur les lèvres du Maître : « Mon fils, ne te laisse pas émouvoir par les belles paroles et les discours subtils des hommes... Quand tu auras beaucoup lu et beaucoup appris, il te faudra revenir toujours à cet unique principe : c'est moi, le Christ, qui enseigne aux hommes la vraie science, et j'apporte aux petits une intelligence des choses divines plus grande que celle qu'ils peuvent recevoir des hommes. Celui à qui je parle, sera vite savant et avancera en perfection spirituelle » (L. III, c. 43). N'est-ce pas là un écho de la sublime parole échappée au cœur du divin Sauveur devant la foi des petits et des humbles qui croyaient en lui, alors que les orgueilleux pharisiens s'en détournaient : « Mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits » (Mat., XI, 23).

Pendant l'octave du Sacré-Cœur, nous, prêtres, nous avons répété bien souvent ces dernières paroles de Jésus-Christ. Ne s'appliquent-elles pas, en effet, à merveille à l'humble voyante de Paray-le-Monial, elle, si humble et si ignorante, et appelée cependant à connaître les mystères ineffables de l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes ? Ah ! sans doute, l'Eglise vit, dans sa foi, les enseignements du Christ, expliqués par ses docteurs et ses théologiens ; mais elle vit aussi des enseignements du Christ, reçus par les pauvres et les ignorants. Rappelez-vous la fête du St-Sacrement et Ste Julienne de Liège; la fête du Sacré-Cœur et Ste Marguerite-Marie ; l'Immaculée Conception, Notre-Dame de Lourdes et Ste Bernadette. Rappelez-vous aussi l'ignorance humaine et la science surnaturelle du saint Curé d'Ars, et vous comprendrez mieux la double parole qui sert de conclusion à nos méditations sur la foi. J'ai cru, et je vois!

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXII

LA PENTECÔTE, FÊTE DE LA CONFIRMATION [1]

Le *Directoire* souhaite que la Pentecôte soit la fête de la Confirmation, comme Pâques serait la fête du Baptême ; ici les chrétiens retrouveraient l'idéal de rénovation spirituelle, de mort au péché et de résurrection à la vie de la grâce, qui doit faire le thème de toute vie chrétienne ; là, les confirmés viendraient resserrer leurs liens d'union à l'Eglise dont ils partagent la mission, et prendre un nouvel élan pour porter le message du Christ au monde entier.

I

Il suffit de lire attentivement le livre des *Actes des Apôtres* pour découvrir le triple aspect que devrait revêtir notre fête de Pentecôte, selon le vœu de nos chefs hiérarchiques. Tout d'abord, en effet, nous y voyons les apôtres, réunis au Cénacle, avec Marie, pendant dix jours, dans l'attente du St-Esprit qui doit venir. On imagine assez facilement leur emploi du temps : prière naturellement, mais à côté de cela un retour en commun sur le passé, un échange de souvenirs, un rappel enthousiaste, ou du moins cordial. des paroles, faits et gestes du Maître, récemment monté au ciel.

La Pentecôte aussi, la nôtre cette fois, nous rassemblerait autour du prêtre, en union avec tous nos chefs, l'Evêque et le Pape ; en union avec toute l'Eglise, celle du ciel, et même celle du purgatoire ; dans le souvenir et l'amour du Christ, dont nous ne sommes plus seulement les frères par le baptême, mais les

[1] Voir *Ami* n° 10, 5 mars 1953, p. 79.

soldats, mais les associés, mais les collaborateurs par le sacrement de Confirmation.

Il conviendrait que nous entendions alors une parole de circonstance qui nous rappelle à la fois l'obligation d'être apôtres, et qui nous aide à penser, à agir, à aimer comme et avec l'Eglise. C'est si facile en effet ou de s'endormir dans un mol égoïsme, ou de partir dans l'action mais avec des vues et des moyens personnels, qui ne sont pas ceux de la hiérarchie, qui ne sont pas ceux de l'Action Catholique.

Il faudrait que cette fête soit l'occasion ici et là, de rassembler des militants, venus de tous les mouvements, de coordonner leurs efforts tout en faisant le point de la situation ; chose qui peut se faire évidemment à un autre jour, mais qui serait si bien placée à l'anniversaire de la venue du St-Esprit.

Et pourquoi ne ferait-on pas dans cette journée une place aux nouveaux confirmés ? S'il est vrai que la Confirmation leur reconnaît ou leur confère un certain caractère d'adultes et les admet à être eux aussi et dans leurs milieux témoins du Christ, ils prendraient ainsi mieux conscience de la tâche qui leur incombe.

II

Au Cénacle, les apôtres ont reçu le St-Esprit, et nous connaissons la splendide transformation opérée en eux. N'allons pas dire trop vite que puisque nous avons reçu le St-Esprit, la Pentecôte ne saurait plus avoir pour nous d'autre valeur que celle du souvenir. Nous serions dans l'erreur. La Pentecôte peut et doit être une nouvelle effusion du St-Esprit.

Il est bien certain, en effet, que Dieu ne fait rien au hasard ; et que l'Eglise, envoyée du Christ et interprète authentique de sa pensée et de ses vouloirs n'a pas institué les fêtes chrétiennes comme de simples souvenirs historiques. Pâques comporte pour nous des grâces réelles de mort au péché et de résurrection, grâces qui passent dans les âmes à la faveur des communions pascales. La Pentecôte étant la fête du St-Esprit, son charisme spécial doit être une nouvelle effusion des dons du St-Esprit. Mais dira-t-on, puisque la Confirmation nous les a donnés avec surabondance, peut-on parler raisonnablement de les recevoir encore et à nouveau.

Si l'on devait répondre « non » à cette question, on ne s'expliquerait pas comment l'Evêque, à l'ordination du diacre et à celle du prêtre, dit aux ordinands « Recevez le St-Esprit ». Il est vrai que les vertus exigées et les obligations imposées aux ministres du Seigneur justifient pleinement de nouvelles forces et de nouvelles lumières. Mais les simples fidèles ont-ils droit, eux aussi, à une nouvelle venue du St-Esprit, et sans le secours d'un nouveau sacrement ?

C'est le moment de nous rappeler que la Confirmation imprime un caractère, c.-à-d. non seulement une marque ineffaçable, mais aussi un appel, un droit, je dirais presque une exigence des grâces opportunes ; et quand S. Paul écrit à son disciple Timothée « Je t'invite à ressusciter la grâce de Dieu qui est en toi par l'imposition des mains » (II Tim., I, 6) il pourrait, toutes proportions gardées, en dire autant aux confirmés. Et quel jour mieux trouvé que la Pentecôte pour cet heureux renouvellement ?

Aussi bien, comme dit Jésus à Nicodème, « l'Esprit souffle où il veut » (Jo., III, 8), mais sont plus aptes à recevoir sa divine influence les âmes qu'il a marquées de son empreinte divine, et que les dons prédisposent à plus de souplesse et de docilité. Loin que la Confirmation contredise une nouvelle Pentecôte, elle l'appelle plutôt comme un complément normal, comme une suite logique des bontés de Dieu. Autrement nous serions semblables à une barque, gréée de bonnes voiles mais privée de tout vent favorable.

Dom Columba Marmion ayant posé la question, « n'avons-nous pas déjà reçu l'Esprit-Saint ? » y répond « Assurément ; mais nous pouvons toujours le recevoir plus abondamment ; nous pouvons toujours recevoir de lui des lumières plus vives, des forces plus puissantes, il peut toujours faire jaillir en nos cœurs des sources plus profondes de consolation, les embraser d'un amour plus ardent » (page 379 du *Christ dans ses mystères)*.

Ainsi tous les confirmés et à fortiori les membres de l'Action Catholique, devraient, en entrant tout simplement dans la liturgie de l'Eglise et en partageant la confiance des Apôtres, attendre à chaque Pentecôte une nouvelle venue du St-Esprit.

III

Lui venu, Pierre et les autres sont sortis du Cénacle, ont harangué la foule, fait des conversions, donné ce même jour 3.000 baptêmes. Une claire compréhension de leur mission, une décision intrépide, une confiance absolue dans le triomphe de la cause du Christ, voilà quelques aspects typiques de la transformation qui s'est opérée en eux ; il devrait en être de même pour nous.

L'heure n'est plus (elle n'a jamais été d'ailleurs) de se renfermer dans sa tour d'ivoire. Un moment, les chrétiens ont cru devoir s'unir pour défendre leurs droits, et pour se défendre eux-mêmes contre l'envahissement du mal ; et sans doute ont-ils eu raison, au moins dans une très large part ; les circonstances aussi étaient autres, il faut bien le dire. Mais maintenant une autre tâche apparaît nettement aux plus clairvoyants et ce n'est qu'un retour à l'Evangile authentique du Christ ; celui d'être le flambeau qui éclaire et le sel qui garde de la corruption; le flambeau placé sur le chandelier et non protégé par un boisseau contre le souffle des tempêtes ; le sel mélangé à la pâte et non pas mis à part où il serait inutile.

Chaque Pentecôte mieux comprise serait donc l'occasion d'un nouveau départ ; après un examen de conscience sérieux, portant sur

notre union et notre docilité à l'Eglise; après une mise au point en commun si possible du travail réalisé ; plus décidé que jamais à chercher dans l'Evangile la solution des problèmes actuels ; l'âme plus ouverte aux inspirations du St-Esprit, et le cœur davantage rempli de charité, chaque chrétien se lancerait de nouveau dans une action nouvelle, et si possible, plus belle et plus féconde.

Face aux difficultés nombreuses inhérentes à sa tâche, il se sentirait plus fort et cela pour trois raisons : d'abord il aurait mieux compris ses obligations de confirmé et comme disait le cardinal Suhard : « Ne parlons pas d'impossibilité là où il y a nécessité » ; ensuite il saurait davantage qu'il travaille avec toute l'Eglise, qu'il est un envoyé, revêtu d'une autorité et de la force d'en haut ; enfin que la cause de l'Eglise ne saurait être ni fausse ni vaincue et donc qu'il est dans le bon chemin.

Il est facile de voir combien une fête de Pentecôte ainsi comprise, ainsi préparée et vécue, pourrait prendre les âmes et les enrichir.

* *

Pour terminer, une brève comparaison entre trois fêtes chrétiennes. Noël, c'est le Messie qui vient, les âmes sont tout à la joie, et les espérances multiples sont peut-être un peu humaines et égoïstes. Mais voici Pâques, qui vient après la Passion : plus moyen de se faire illusion ; c'est par la mort qu'il faut parvenir à la vie. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ? » Cependant c'est tout de même la joie du triomphe ; le Thabor après la rude montée ; la magnifique attente de la résurrection finale, aux jours de la fin du monde. Pour finir, voici la Pentecôte ; comme les apôtres, devant se contenter de la présence invisible du Christ et continuer sa mission, les chrétiens sont lancés dans le monde à la conquête de leurs frères ; et la liturgie jusqu'à l'Avent, continuera, s'ils le veulent, à éclairer et soutenir leur action.

CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

VIII

L'AMBIANCE

Dès qu'on reconnaît que le catéchiste doit faire aussi bien l'éducation religieuse et morale des enfants que leur formation doctrinale, on comprend que les meilleurs pédagogues de notre époque accordent une extrême importance à l' « ambiance », à l' « atmosphère » du catéchisme. Trois éléments concourent à ce résultat : le milieu physique, l'éducateur et l'organisation.

I. — *Le milieu physique*

Pour expliquer cette vérité, je ne saurais mieux faire que de citer deux catéchistes. D'abord Mme Lubienska de Lenval :

« L'art d'exercer une influence consiste avant tout à créer une ambiance. Il existe pour cela des moyens éprouvés. Au théâtre on dispose les lumières de façon à fixer les regards sur la scène, on ménage les effets en vue de tenir l'attention en suspens.

L'éducateur, le véritable éducateur, celui qui réveille les consciences, emploie des procédés analogues. Il compte moins sur son action directe que « sur le milieu éducateur ». Il agit indirectement. Il sait que les enfants empilés dans un local quelconque, au milieu de meubles quelconques, dans un éclairage quelconque, donnent des réactions quelconques (superficielles et passagères) ; — il cherche, lui, des réactions précises, choisies et durables.

Il se préoccupe donc, avant tout, de l'installation. Point n'est besoin de fonds, ni de crédits... A défaut de belles gravures, il préfère des murs nus, aux images laides. A défaut de beaux rideaux pour tamiser la lumière, il découpe soigneusement des feuilles de papier (l'enfant n'a pas le préjugé du coûteux, facilement il voit beau). Tout cela forme une ambiance qui rend l'enfant réceptif » [1].

Ecoutez maintenant Mlle Derkenne :

« Créer une atmosphère, toute la question est là. Très souvent nous nous donnons beaucoup de mal pour *apprendre* quelque chose aux enfants : « vite, pendant que nous les avons, disons-leur ceci et encore cela : plus tard nous ne les aurons plus, nous ne pourrons plus rien leur apprendre... »

Sans doute il n'y a pas de temps à perdre et c'est justement pourquoi il faut parler le moins possible ! Tous les jours et toute l'année les enfants vivent, hélas ! dans une atmosphère païenne : il faut que les séances de catéchisme fassent contrepoids et les plongent dans une atmosphère vraiment chrétienne, pas seulement par la sublimité de ce qu'on y écoute, mais surtout par l'air chrétien qu'on y respire » [2].

Une *ambiance religieuse,* voilà ce que nous devons avant tout constituer. Quel est le *local* le plus apte à favoriser cette ambiance ? Mme Lubienska affirme :

« Ce milieu idéal, c'est l'église !... L'enfant aime les belles églises sombres et silencieuses, où la lumière centrée sur l'autel reflète la splendeur de Dieu. Il aime le chant discret, les lumières lointaines, il aime le langage muet et parlant des gestes liturgiques » [3].

Il est certain que rien ne vaut une église, surtout une de nos vieilles églises si recueillies, pour créer une atmosphère surnaturelle. Mais, par ailleurs, nous verrons prochainement que les méthodes actives au catéchisme s'accommodent mieux d'un local plus spécial. Il sera donc tout indiqué dans ce cas d'orner cette salle de telle sorte que les enfants y soient aidés dans leur recherche de Dieu. On peut très bien y installer un petit autel avec quelques statues, en invitant les enfants à les orner. Et les murs seront agrémentés des chefs-d'œuvre de nos jeunes artistes, selon la variété des fêtes liturgiques.

L'idéal serait que la salle de catéchisme soit toute proche de l'église, et qu'on puisse aller facilement de l'une à l'autre selon les sujets traités.

En tout cas faisons l'impossible pour avoir une *salle décente,* propre, bien éclairée. Marie Fargues a des pages indignées sur ce sujet. Elle parle de catéchistes « assez bien informés de pédagogie » qui « ne voyaient pas la saleté, ni le désordre ».

[1] *L'éducation du sens religieux,* p. 119-120.
[2] *La vie et la joie au catéchisme,* II, p. 17.
[3] *Op. cit.,* p. 120 et 122.